

LE FAUSSAIRE

Isabelle Ley



Isabelle Ley

Le Faussaire

© Isabelle Ley, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1541-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

LE PETIT FRANÇOIS

« Fini à la pisse. Fini à la pisse, je te dis.

— Si tu le dis. Après tout, t'es bien placé pour le savoir.

— J'ai pas dit que c'était la mienne de pisse.

— Dis tout de suite que j'ai fricoté avec le facteur !

— Oh ! Il n'y aurait que le facteur... »

Consigné dans sa chambre mansardée depuis son retour de l'école, le petit François se désintéresse du reste de la conversation qui se joue entre « ses parents ». Leurs voix lui parviennent désormais sous forme d'un bruit confus. Non pas qu'elles se soient éloignées. Non. Seulement les mots de son père viennent de se cristalliser sur des couches de froideur, à l'état de mépris.

Depuis son entrée en primaire, chaque bulletin lui vaut au mieux une avalanche de reproches. Aussi dorénavant, monte-t-il dans sa chambre avant même qu'on ne l'y expédie. Les reproches de ses parents, les brimades des enseignants, l'indiffèrent. En revanche les derniers propos de ce père lui vrillent les tympans, pareil au crissement de la craie sur le tableau. S'il ne voit pas où se situe le facteur dans l'affaire, le « fini à la pisse » l'agresse. Il n'en comprend pas le sens profond. Après tout de la procréation, il vient tout juste d'échanger la fable de la rose et du chou pour l'histoire de la graine que papa met dans le ventre de maman. Cette « pisse » siffle péjorative, dégradante, dégoûtante. Rien à voir avec « pipi », un terme si gentil, régressif à souhait qu'il en donnerait presque envie de se laisser aller dans sa culotte. Ce qu'il est en train de faire d'ailleurs pour une toute autre raison, l'anxiété. Cette « pisse » résonne encore et encore. Peu importe le contenu de son bulletin. Des notes en dessous de la moyenne dans la plupart des matières. En écriture, il s'en sort tout juste, sa

maîtrise des pleins et des déliés souffrant de ses bavures. Sa passivité en classe comme en cour de récréation lui vaut les accessits en matière de conduite. Oh ! Il s'intéresse bien à l'Histoire. Seulement faute de retenir les résumés qu'on voudrait l'entendre réciter, il passe là encore pour un cancre. En définitive, il ne brille qu'en dessin et travaux manuels. Pas de quoi impressionner son instituteur qui tient ces domaines pour mineurs.

François regrette l'époque de la maternelle où ces activités dites secondaires occupaient le plus clair de son temps. À cette période récente qui lui paraît pourtant si lointaine, il ne se passait pas une journée sans que sa maîtresse ne le gratifie de quelque compliment. Cela ne l'élevait pas pour autant au rang de chouchou de la classe. On lui préférait volontiers le blondinet intrépide, la précieuse aux anglaises ou les jumeaux. Toutefois, il se sentait considéré. Depuis son entrée en primaire, il s'ennuie à plein temps ou presque. Seul le samedi après-midi lui laisse l'opportunité de donner libre cours à son imagination.

Depuis quelques semaines, il pense tenir sa planche de salut : sa mère attend un bébé. De quoi déplacer les centres d'intérêt de ses parents. Enfin l'espère-t-il. En attendant, il n'arrive pas à s'enlever cette « pisse » de la tête. Pourtant il y a urgence. Si sa mère s'aperçoit qu'il s'est « abandonné » — telle est son expression —, il va s'en ramasser une et se retrouver le ventre vide pour la nuit. François se glisse le plus discrètement possible dans la salle de bain. Il y abandonne sa culotte souillée dans le panier à linge en s'ingéniant à la fourrer au plus profond dans le candide espoir d'en masquer l'odeur.

MOI, FRANÇOIS

CHAPITRE I

L'EXAMEN

J'enregistre une fois de plus de mauvais résultats scolaires. Je ne m'en formaliserais pas tant l'échec s'inscrit tel un leitmotiv dans mon parcours d'écolier. Seulement me voilà maintenant au matin du B.E.P.C.¹. L'examen en lui-même ne me préoccupe pas. Cependant avec mes deux ans de retard et la pression des parents, je me vois au pied du mur. Comme la majorité des enseignants, ils me poussent à quitter le cursus général. Un C.A.P.² et plus si affinités, au moins cela me donnerait des chances de trouver un emploi, estiment-ils tous. Le vieux me verrait bien quitter la maison. Ma mère préférerait que je me dégote un moyen de subsistance avant de me lâcher dans la nature. Enfin les deux ne cracheraient pas sur un retour sur investissement. Pas que je leur aie jamais coûté très cher. Avec un salaire au moins, je pourrais justifier du gîte et du couvert. Abandonner la voie classique, j'y consentirais volontiers. Cela m'éviterait les comparaisons avilissantes avec mon frère cadet, Stéphane. Depuis sa naissance, cela n'arrête pas. Non content d'accuser deux ans d'avance, le même arbore un physique d'ange. Boucles d'or, juste ce qu'il faut de taches de son sur la racine du nez, il ne se cantonne pas d'exceller à l'école, il parvient même à briller en sport. Lâcher la voie de l'*excellence*, je le veux bien en revanche pas question de finir à l'usine comme me l'a suggéré le conseiller d'orientation, ni même à la SE-NE-CE-FE³, idée du paternel. Et si je ne tenais déjà ma propre idée, je n'irais pas loin avec la seule collection des brochures de l'O.N.I.S.E.P.⁴. Seul problème, je n'ose m'en ouvrir aux parents.

En ce matin de brevet, je n'affiche pas la fièvre du candidat investi. Je passerais plutôt pour guilleret au regard des dernières semaines où je traînais une humeur sombre, plus taciturne s'il en est que celle qui me colle d'habitude à la peau. Je montre un appétit peu commun. Mes parents ne remarquent rien, accaparés par une seule question : que vont-ils faire de moi ? Ils ne m'imaginent pas un seul instant réussir cet examen. Même mon nain de frangin avec son bagou de singe savant ne parvient pas à les détourner de *cette* préoccupation.

Que l'on me considère comme un fardeau, je le sais de longue date. D'année

en année, je me suis forgé l'idée que je m'en sortirais par l'Art. Une conviction basée sur le succès rencontré par mes productions manuelles auprès du corps enseignant depuis la maternelle. Cette année, confiant, j'en ai parlé à mon professeur de dessin. Lui toujours si élogieux à mon encontre, m'a tout de suite rabaissé au rang de faiseur. Et quand bien même j'aurais un tant soit peu de talent artistique, a-t-il ajouté, je risquerais de mourir de faim avant de rencontrer la reconnaissance. Dur à encaisser.

Ce matin, attablé dans cette cuisine si étroite que je dois attendre que le père se lève pour m'extirper, les mots de mon professeur de dessin ne courent plus dans ma tête que désarticulés. Le « fini à la pisse » — j'hésite encore quant à la signification de cette expression — épousera la vie d'artiste, ne leur en déplaise. Reste à déterminer comment y parvenir. C'est que je ne compte pas non plus crever la dalle et dormir sous les ponts.

À sept heures trente précises, le paternel se lève. Encore quelques mois et il devra prendre la place de la mère en bout de table s'il veut s'extraire sans tout ébranler. Même en jouant sur le semblant d'abdominaux qu'il possède, sa bedaine peine à se faufiler. Il bécote la mère au passage, fourrage les bouclettes du *nain* et sort de la pièce en m'ignorant... comme d'habitude. Depuis que je sais à quoi m'en tenir avec le « facteur », je ne m'en formalise plus. Au prix de quelques recherches dans la bibliothèque pseudo-régence, je suis tombé sur le livret de famille : aucun lien biologique ne me lie à cet individu, ma mère demeurant bien ma mère. Je m'en flatterais presque si ce vieil avare grincheux ne détenait les cordons de la bourse. Et comme il vient de partir, j'en profite pour demander à ma mère de me faire griller une nouvelle tartine. Quoi de meilleur qu'une tranche de pain encore chaude sur laquelle vous laissez fondre le beurre ? « Tu ne penses pas que ça suffit ? », demande-t-elle, moins par souci d'économie qu'inquiète pour ma digestion. « Je comprends que tu aies besoin de force, mais tu risques de t'endormir sur ta copie. » Elle ne résiste pas à mon regard suppliant. Tandis que je me délecte, le *nain* s'éclipse négligeant sa portion. Moi, j'en prendrais bien une autre. Seulement l'heure tourne.

Passez un examen dans la peau d'un cancre et la journée vous paraîtra interminable. À chaque épreuve, j'accueille le gong final avec soulagement. Et quand enfin le soir arrive, je sors lessivé comme jamais. Pourtant, rêvasser, cela me connaît. Seulement dans une salle d'examen, avisez-vous de bayer aux corneilles et tout de suite on vous taxe de tricherie. Je veux bien faire figure de

nul. De fraudeur, jamais. Alors ma journée a consisté essentiellement à me perdre dans une page blanche. Quoique pas tout à fait. En effet, je crois posséder un début de piste pour mon avenir. Les épreuves terminées, alors que mes condisciples débattent sur les sujets, je m'empresse de rejoindre la maison.

Il est six heures quand j'arrive au pavillon familial. Stéphane, alias le nain, joue aux billes dans la descente de garage avec le benjamin des voisins. À peine s'il me salue. Dommage, je lui réservais une phrase destinée à le moucher. C'est qu'après cette journée usante d'ennui, j'en deviendrais malicieux. J'hésite même à aller sonner au perron, accès réservé aux invités. Finalement j'emprunte le chemin usuel, le sous-sol puis l'escalier qui débouche dans la cuisine. À cette heure-là, la mère doit s'y affairer. Je ne me trompe pas. C'est qu'ici, on dîne à dix-neuf heures pétantes. Ainsi l'impose le chaix du paternel, un code des horaires qui pour le coup s'aligne plus sur la ponctualité helvétique que celle des chemins de fer français. À mon entrée, le sourire de la mère — à quoi pensait-elle ? ! — s'évanouit. Le remplace une sorte d'embarras. « Tout va bien ? », m'interroge-t-elle du bout des lèvres. Je hoche la tête pour toute réponse tout en continuant ma route vers l'étage supérieur où se trouve ma chambre. Une chambre bien plus petite que celle du *nain*, néanmoins un endroit où je peux compter sur un tantinet d'intimité. Fermer la porte à clef d'abord même s'il suffit d'utiliser n'importe clef de la maison pour en venir à bout. Le *nain* le sait pour se prêter à ce jeu puéril des années durant avant de s'en lasser. De mon côté, cela s'inscrit plus comme un principe qu'un moyen de dissuasion. Ceci fait, je me propulse jusqu'à ma fenêtre dans l'espoir d'entrevoir la silhouette de ma voisine. Dans le pavillon jumelé qui nous fait face, vivent deux familles vietnamiennes. À cette époque, on ne parle pas de boat-people. Il s'agit de Vietnamiens issus des meilleures familles ainsi que je l'apprendrai plus tard. L'objet de mes fantasmes doit avoir mon âge ou à peu près. Son fin visage qu'encadrent de longs cheveux noirs se profile de temps en temps derrière les fenêtres de l'étage. Pour mon malheur, elle ne fréquente pas mon C.E.S.⁵. Mes résultats scolaires y auraient sans doute gagné. Je séjourne derrière ma fenêtre jusqu'à l'heure du dîner.

À sept heures moins dix comme il se doit, je vois le paternel apparaître au coin de la rue, haletant, dégoulinant de sueur. Dans la descente de garage, le *nain* saute sur ses pieds et vient à sa rencontre. Un chien n'agirait pas autrement avec son maître. Le « maître » lui ébouriffe les cheveux tandis que le « chien » lui fait le compte-rendu de sa journée. Aboiements que tout cela. Tous disparaissent dans le garage. Si je ne peux les voir, je connais leurs moindres faits et gestes

tant à partir de ce moment-là, les habitants de cette maison suivent un rituel immuable. Chacun abandonne ses chaussures au bas de l'escalier pour enfiler ses chaussons, des babouches pour le vieux, des charentaises à l'effigie de Nounours pour le *nain*. Dans la cuisine, la mère se fend d'un « Te voilà rentré ! » que le paternel confirme d'une bise sur la joue qu'elle lui tend. Il hume. C'est qu'en dépit de son avarice, le lascar apprécie les bons petits plats. Et le dialogue bien huilé de continuer : » On mange dans combien de temps ?- Dans dix minutes, c'est prêt. » Lui, satisfait de la réponse poursuit son itinéraire. Il dépose sa sacoche sur le cache-radiateur avant de monter se changer dans la chambre parentale. « Les enfants, allez vous laver les mains et venez mettre le couvert ! », lance la mère.

Aujourd'hui, je ne participerai pas aux tâches ménagères. Après une journée d'examen, je m'estime exempté. Que le *nain*, toujours prompt à faire de la lèche, s'y colle. J'entends bientôt la vaisselle cliqueter sans rappel à l'ordre à mon intention. Gonflé d'audace, je joue maintenant la montre. Pas question d'arriver à table après le Pater, cela l'obligerait à se lever pour me céder le passage avec des réflexions désobligeantes à la clef. J'attends cinq minutes avant de descendre et le dépasse juste avant son entrée dans la cuisine. Si la mère me lance un regard réprobateur, cela s'arrête là. Moi, je jubile.

Le paternel, ceint dans sa veste d'intérieur qu'il traîne depuis sa vie de vieux garçon, prend place. Aussitôt la mère le sert. Une soupe chaude, en dépit de l'été naissant. La même soupe de légumes épaisse qui nous tient d'entrée le soir jour après jour. À croire qu'elle, plutôt bonne cuisinière, ne connaît pas d'autre recette. À moins qu'elle n'obéisse aux goûts du chef de famille. Ce soir, des vellétés de rébellion me démangent : je n'aime pas la soupe. Du moins ce brouet. À de rares occasions — des invitations —, il m'a été donné de goûter d'autres manières de potage. De certaines, j'en garde des souvenirs plaisants, voire savoureux. Mais cette soupe-là, à la couleur déprimante et à la texture granuleuse !... Je tends quand même mon assiette et arrête la main de la mère à la deuxième louche.

Nous mangeons sans un mot. Les cuillers s'agitent avec une discrétion forcée. De temps en temps, un bruit de succion échappe à l'un des commensaux. Bien que le moins servi, je termine le dernier. À contrecœur, j'essuie mon assiette avec un bout de pain. Ne tiendrait qu'à moi, ce quignon finirait à la poubelle. Sans trop d'illusion, je l'abandonne pour l'instant sur la table. C'est qu'à la